Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 8

Artikel: Une partie de jeu : nouvelle : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181285

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dispersions, les Vaudois du Piémont avaient répandu en Italie les semences d'une religion épurée, qui fructifièrent ça et là, et amenèrent la traduction de la Bible en langue vulgaire, par Antoine Brusicoli. Un mouvement de réforme, provoqué par la lecture des écrits des réformateurs, répandus sous le voile de l'anonyme, se manifesta en Italie vers 1539; mais toute la sévérité de l'inquisition fut déployée contre les novateurs. On poursuivit les livres et leurs lecteurs ; les premiers furent brûlés, les autres jetés dans les cachots, et les chemins des Alpes se couvrirent de fugitifs. Occhin, confesseur de Paul III s'enfuit à Genève ; Pierre-Martyr Vermiglio, de Lucques, s'en alla avec plusieurs religieux de son abbaye, demander un asile à Zurich. Les successeurs de Pierre-Martyr ne tardèrent pas à le suivre dans l'exil. Curio, le principal d'entr'eux, fut mis par l'Etat de Berne à la tête du collége de Lausanne.

Dans plusieurs villes d'Italie, les congrégations évangéliques furent supprimées et les membres dispersés. La noblesse de Lucques et d'autres villes se réfugia à Genève, Zurich et Bâle, où plusieurs noms italiens, portés par les citoyens les plus recommandables, rappellent encore le souvenir de cette émigration. Les Paravicini et les Socin à Bâle, les Muralt, les Orelli et les Pestalozzi à Zurich, s'honorent d'en être issus. Genève en eut sa riche part. Elle accueilli les Lifforti ou Lefort, les Lombardi, de Naples ; les Turrettini, de Lucques, dont le nom est bien connu des théologiens ; les Pucari, de Crémone ; les Diodati, de Lucques ; les Micheli, de Venise ; les Fatio, du Piémont ; toutes ces familles existent encore.

Les Anglais. — Quoique Berne détestât l'abus que les républicains anglais avaient fait de leur pouvoir, et qu'elle eût fait complimenter Charles Stuart sur son avénement au trône, elle n'en reçut pas moins avec son antique hospitalité, dans ses murs et dans les Villes du Pays de Vaud, les juges de Charles Ier, ainsi que les républicains anglais, fugitifs. Broughton, qui avait lu à Charles son arrêt de mort, Lisle, Scott, Holland, Ludlow et leurs compagnons, furent reçus à Lausanne et surtout à Vevey, en 1662, avec de grandes marques de fraternité et de bienveillance. Selon l'antique usage, le vin de la bourgeoisie fut offert aux proscrits, en qui l'on se plaisait surtout à voir comme des martyrs de la liberté.

A la chute des Stuart, Ludlow, déjà vieux, et l'un des principaux auteurs de la révolution d'Angleterre, crut le moment venu de retourner dans son pays ; mais le gouvernement de Guillaume III l'attendait pour lui faire son procès. Accablé de douleurs, il vint finir ses jours à Vevey, où il écrivit ses curieux mémoires.

Les Allemands. — Il n'est pas besoin de révolutions religieuses ou politiques pour amener les Allemands chez nous ; ils y viennent sans cela et en très grand nombre ; c'est une émigration perpétuelle. Plusieurs Allemands naturalisés se sont distingués dans les sciences ou dans les arts, tels que les Cramer, les Necker, les Huber, etc. ; cependant, parmi les nombreux ressortissants de cette nation qui sont venus s'établir parmi nous, il en est peu qui se soient fait un nom. Mais cette race laborieuse, persévérante, est si prompte à s'assimiler à nos populations, qu'elle n'a pas laissé de prendre dans notre vie sociale une place assez importante ; elle est au premier rang dans toutes les carrières de l'industrie, et elle pénètre au bout de peu de temps dans toutes les autres.

Les réfugiés grecs. — Les efforts que fit la Grèce pour secouer le joug du Sultan éveillèrent en Suisse les plus vives sympathies. Genève s'était placé à la tête de ce mouvement philellénique et le canton de Vaud le suivit dans son enthousiasme. Tout ce qui tenait de près ou de loin à la Grèce antique ou moderne, tout ce qui portait le cachet hellénique était accueilli avec une faveur indicible. Souscriptions publiques et particulières, avances philantropiques de tous genres, poésies, cours publics, tout était dirigé dans le sens de l'émancipation grecque.

En 1823, près de 170 grecs fugitifs, chassés de la Valachie et de la Moldavie se réfugièrent en Suisse, et trouvèrent dans le canton de Vaud des secours pour se rendre dans leur malheureuse patrie.

Les réfugiés polonais. — A la suite de la révolution française de 1830, la Pologne se révolta contre la Russie, alléguant l'inexécution des traités qui devaient garantir ses libertés. Pendant dix mois, la Pologne lutta héroïquement contre des forces décuples ; mais, vaincue, elle perdit tous ses priviléges et vit s'effacer les dernières traces de sa nationalité.

Au mois d'août 1833, quatre cents réfugiés polonais, qui avaient en France un asile, et y jouissaient d'un subside, aux frais de l'Etat, pénétrèrent en Suisse, où ils reçurent l'hospitalité. Leur but était de se joindre aux Piémontais, avec les Savoyards, qui, victimes d'un gouvernement tyrannique, se disposaient à secouer le joug de Charles-Albert. Mais lorsqu'ils voulurent s'embarquer dans les environs de Nyon, pour gagner la rive opposée, les autorités vaudoises intervinrent et firent échouer leur entreprise.

Les Badois. — La Suisse dut encore donner asile à onze mille réfugiés badois, qui passèrent sur notre territoire en 1849, avec armes et bagages, après le mouvement républicain qui se produisit cette année-là dans le duché de Bade, le Wurtenberg et la Bavière, et qui fut durement réprimé par les bayonnettes prussiennes.

Pour terminer ce petit résumé, nous devons enregistrer la retraite sur notre territoire, dans le commencement de ce mois, de quatre-vingts mille hommes de l'armée de Bourbaki, qui sont encore dans nos foyers, où ils sont l'objet des soins empressés de nos populations.

Une partie de jeu.

NOUVELLE

II

Tout en causant, nous avions atteint un contour de la route qui nous avait amené à l'ombre des collines envi-

ronnantes. C'était un endroit triste et solitaire, surtout à la pâle lumière de ce soir d'automne.

— Il y a ici un écho remarquable, dit mon compagnon en s'arrêtant tout à coup. Et mettant les deux premiers doigts dans sa bouche, il fit entendre un coup de sifflet aigu, qui fut répété très faiblement pendant une ou deux secondes.

C'était de fort mauvais goût, il faut bien l'avouer, mais comme je ne veux rien dissimuler, je dois dire ici que, depuis longtemps, je désirais accomplir cet exploit, dont j'avais été maintes fois témoin pendant mes observations des courses de Derby, aussi je contemplai l'artiste avec une sincère admiration. Il répéta son coup de sifflet trois fois de suite, et, au dernier, il me sembla que l'écho en renvoyait un plus fort, peu naturel et à contre-temps.

— Très bien, n'est-ce pas? dit mon inconnu en se remettant tout à coup à marcher.

On ne voyait personne en ce lieu désert. A l'exception de quelques paysans des environs de Dunkeld, qui revenaient de leur travail, nous n'avions rencontré qu'un vieux monsieur à cravate blanche, chapeau à larges bords et lunettes, qui avait l'air d'un pasteur. Il lisait paisiblement au bord de la rivière, et n'avait pas paru nous apercevoir quand nous avions passé près de lui. Enfin nous atteignîmes le fameux pont, qui me fit l'effet d'une bonne place pour pêcher, et rien de plus, car j'étais trop absorbé par l'amusant commérage de mon compagnon pour m'occuper d'autre chose. Le chemin à prendre pour le retour amena une nouvelle discussion, mais comme toutes mes sensations intérieures m'avertissaient de l'approche du dîner, j'insistai très vivement pour reprendre la même route, et après maintes objections, mon compagnon céda encore, quoique avec une répugnance évidente. Son humeur s'en était d'abord un peu altérée, mais il se remit promptement, et peu de minutes plus tard il babillait aussi gaiement que jamais. Au moment où nous tournions le coude de la route où se trouvait l'écho, je vis un homme traverser la rivière à l'aide de quelques grosses pierres; mais une pointe de roc l'ayant presque aussitôt caché à mes yeux, je ne pensai plus à ce léger incident, qui avait pourtant sa signification, ainsi que je le compris plus tard.

— Holà! qu'est-ce que c'est que ces gaillards-là! dit soudain mon officier d'un ton surpris, au moment où nous tournions l'endroit solitaire où ses coups de sifflets avaient excité mon admiration. Ah! ils font une escapade! ils jouent aux dés, parbleu!

Puis, s'arrêtant tout à coup, il plaça affectueusement sa main sur mon bras.

— Vous m'excuserez, continua-t-il, mais vous êtes un aimable garçon, et comme je vous ai pris en grande amitié, je ne voudrais pas qu'il vous arrivât le moindre mal pendant que vous êtes avec moi. Or, je crois connaître le monde un peu mieux que vous, et je puis vous dire que c'est bien la plus mauvaise plante sur laquelle j'aie jamais marché.

— Qu'est-ce qui est une plante? demandai-je, oubliant, dans ma curiosité, que je prétendais aussi posséder la connaissance du monde.

— Quoi! répliqua-t-il avec un sourire, ne voyez-vous pas cet individu qui essaie de plumer ces deux niais? L'un est ce vieux ministre voûté, qui lisait quand nous avons passé près de lui, et le fripon a mis en train ce petit jeu afin de duper un brave homme comme lui. Venez, nous nous amuserons à leurs dépens.

En effet, lorsque je regardai dans la direction qu'il m'indiquait, je vis en ce lieu peu confortable le commencement de ce *petit jeu* dont j'avais été si souvent le spectateur invisible.

— Ne craignez rien, continua mon digne guide, vous allez déposer votre argent comme un homme, et je gage que vous retournerez chez vous plus riche que vous n'êtes venu. Moi, je suis à la hauteur de toutes leurs finesses; j'ai gagné énormément à ce jeu autrefois, et, si je voulais, j'en pourrais faire autant tout de suite. N'ayez pas peur; quand vous connaîtrez ce jeu, vous pouvez être certain d'y être toujours heureux.

Nous approchions alors du petit groupe d'hommes, dont le jargon habituel parvenait déjà à mes oreilles. Impossible de résister à une si bonne occasion de leur montrer mon adresse tout en satisfaisant mon goût pour le jeu. D'ailleurs, ne pouvais-je pas compter sur l'assistance de mon affectueux ami, qui venait de me prouver sa supériorité d'homme du monde en m'apprenant qu'il connaissait les finesses de ce jeu! « Allez et gagnez, » me disait-il. Certes, c'est bien là ce que je ferais, rien ne pouvait me plaire davantage, et l'excitation que j'en éprouvai calma les tourments de la faim que n'avaient pu apaiser les beautés du pont grondant.

— Vous voici donc avec un, deux, trois dés et un petit pois, disait l'un d'entre eux; le ciel me bénisse si je voudrais mentir pour tout l'or de la terre, mais je veux mettre devant vous, messieurs, cinq, dix, quinze et même vingt souverains, avant que vous me disiez sous quel dé se trouve le pois.

Et le mélange étant terminé, les dés reposaient tranquillement sur leur petite planche au moment où nous atteignîmes les joueurs.

— Je parie un souverain qu'il est là-dessous, dit l'un d'eux, homme brun aux épaules carrées, et qui avait une étonnante ressemblance avec mon compagnon. Tout en parlant, son doigt se posa sur l'un des dés : le pois n'était pas dessous.

— Je vous avais bien dit qu'il n'y était pas, monsieur, dit l'un des assistants, que je reconnus pour le vénérable ministre en lunettes, cravate blanche et chapeau à larges bords.

— N'importe, dit le propriétaire de la planchette au perdant qui lui remettait son enjeu, regagnez-le cette fois, monsieur.

Et après un petit discours, il recommença à agiter ses dés.

— Eh bien, monsieur, dit-il en s'adressant au ministre ne voulez-vous pas essayer votre chance?

— Non, je vous remercie, je ne joue jamais, dit le révérend d'un ton doux et poli, mais cela m'amuse de voir votre dextérité.

— Comme il vous plaira, monsieur, il n'y a pas de mal à ça; un chat peut regarder un roi. Peut-être l'un de ces gentlemen voudrait-il essayer sa fortune, continua-t-il en nous regardant tout en agitant ses dés.

(La suite au prochain numéro.)

Un employé des péages voyant passer par centaines les chevaux de l'armée française en retraite, télégraphia à la hâte à l'autorité fédérale pour lui demander s'il n'y avait pas lieu de percevoir un droit d'entrée.

Quelle ressemblance y a-t-il entre un tigre, un ministre de l'empire et Napoléon III?

C'est que le tigre est tacheté de noir, le ministre est acheté par le gouvernement et Napoléon est à jeter par la fenêtre.

Comment vous trouvez-vous? demandait-on à un troupier qui sortait de l'ambulance du Grand-Saint-Jean.

— Mais, ça va bien, maintenant. J'étions bien refroidi par tout le corps en arrivant ici, mais on m'a fait fermenter pendant trois jours, qu'à c't'heure j'en suis tout guéri.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.